

Femme, turque, et professeur de français

Sebahat EROL

De la chance d'avoir été poussée par sa famille, parce que femme, vers des études universitaires, Sebahat EROL en témoigne elle-même : la réussite professionnelle est, dit-elle, "le seul moyen pour une jeune immigrée, de se faire une place dans la société française, de se faire respecter par sa communauté d'origine et d'accéder à une certaine indépendance". Nous reproduisons ici l'intervention de Sebahat EROL à la table ronde organisée dans le cadre de "Horizons Turcs" à Vienne - Conférence du 21-06-93 intitulée : "La femme turque".

Les discours sociologiques mettent trop souvent l'accent sur l'échec scolaire des enfants d'immigrés et leurs difficultés d'insertion dans la société française. Mais il existe aussi des cas de réussite qu'il est important de signaler, ne serait-ce que pour motiver les jeunes d'origine étrangère et mettre fin à un certain fatalisme qui fait de cette origine ethnique un obstacle social. C'est dans ce but que j'évoquerai mon cas particulier.

D'origine turque, je suis arrivée en France à l'âge de 7-8 ans. Après une scolarité sans problème majeur, je suis devenue professeur de français. Ce n'est certes pas une réussite sociale exceptionnelle mais j'avais au départ deux handicaps : être d'origine turque, être femme.

Mais paradoxalement, ces deux facteurs qui auraient pu être des obstacles à la réussite, je les ai vécus comme des avantages ; ils ont en effet été pour moi des tremplins pour me faire une place dans la société française. J'ai certes dû franchir quelques obstacles mais tout obstacle, une fois surmonté, se transforme en avantage.

L'obstacle de la langue

C'est l'obstacle de la langue que rencontre d'abord tout enfant d'immigrés dans sa scolarité. Les premiers mois en France ont été très difficiles, d'autant plus que mes frères et moi étions pratiquement les seuls enfants d'étrangers de l'école (nous habitions un petit village). Mais c'est sans doute une des raisons pour lesquelles nous avons appris le français vite et bien ; actuellement, la concentration des familles immigrées dans des cités H.L.M. empêche les enfants, même nés en France, de parler

un français correct.

Une fois surmonté le problème de la langue, cela devient vraiment un avantage d'avoir une langue maternelle différente de celle qui est parlée à l'école ; on observe le français avec un regard critique et la comparaison des deux langues permet de mieux comprendre le fonctionnement de l'une et de l'autre. Ainsi, si j'ai toujours eu des facilités en grammaire française, c'est grâce à, et non malgré, mon origine étrangère.

L'obstacle de la famille

L'obstacle de la famille n'a pas vraiment existé pour moi, du moins dans ma vie scolaire et professionnelle, bien que je sois issue d'une famille turque traditionnelle, d'origine sociale très modeste.

Certes, mes parents n'ont pas été une aide dans ma vie scolaire étant donné qu'ils ne parlaient pas français. Comme la plupart des enfants d'immigrés, j'ai toujours dû me débrouiller seule, mais c'est une bonne manière d'apprendre à ne compter que sur soi-même en toute circonstance. Pourtant, ils m'ont laissée relativement libre par rapport aux jeunes filles turques de mon âge — j'ai pu participer sans problème à des voyages scolaires, à des sorties piscines, etc. et surtout, ils m'ont laissée poursuivre mes études.

Le fait d'avoir été assez libre pendant mes années de collège et de lycée a aussi sans doute été pour moi un facteur de réussite car, une fois loin de ma famille, je n'ai pas éprouvé le besoin de profiter absolument de la liberté qui m'était offerte. Pour beaucoup de jeunes étudiantes turques, la fac est avant tout synonyme de liberté, et non de réussite sociale, car elles peuvent enfin faire tout ce qu'elles n'ont pu faire chez elles.

Etant donné que ma famille m'avait laissée étudier, je me sentais dans l'obligation morale de réussir pour être digne de leur confiance. La famille est ainsi devenue pour moi un tremplin pour la réussite.

Obstacle de la communauté turque

La communauté turque a une énorme influence sur l'opinion de la famille ; certaines familles, a priori, laisseraient étudier leurs filles mais elles y renoncent à cause du "qu'en dira-t-on ?".

On rencontre deux cas de figures parmi les membres de la communauté turque :

- ceux qui, ayant l'esprit assez ouvert, apprécient la réussite d'une des leurs — j'ai eu droit ainsi à beaucoup de félicitations et d'encouragements de gens qui se montraient fiers de moi et me donnaient en exemple à leurs enfants. Ils m'ont ainsi poussée à beaucoup travailler. Je ne considérais pas ma réussite scolaire comme une réussite uniquement personnelle, j'ai souvent eu l'impression de représenter la communauté turque toute entière, j'ai souvent senti sur mes épaules le poids d'une responsabilité. La peur de décevoir, la peur de l'échec, ont été aussi des tremplins.

- ceux qui, sous l'influence des traditions turques et musulmanes, trouvaient mes parents inconscients de me laisser partir de la maison pour étudier — ils ne croyaient pas que je puisse réussir et d'ailleurs à quoi cela pouvait bien servir pour une fille d'étudier ? Elle ferait mieux de rester à la maison pour apprendre la cuisine et tout ce qui peut faire une bonne épouse ! Laisser partir une fille loin de la maison, c'était ouvrir devant elle les portes de la débauche.

J'ai toujours eu le sentiment que cette partie de la communauté turque guettait le moindre faux pas de ma part et attendait mon échec. C'est aussi pour prouver à ces gens qu'une fille turque pouvait aussi arriver à quelque chose qu'il me fallait réussir. Il le fallait dans l'intérêt des futures générations de jeunes turques.

La communauté française que j'ai fréquentée (essentiellement en milieu scolaire : enseignants, étudiants, élèves) n'a jamais été pour moi un obstacle. Mes professeurs m'ont toujours beaucoup

soutenu : c'était un avantage d'être d'origine turque car cela attirait tout de suite sur moi leur attention et leur intérêt, d'autant plus que je réussissais bien — j'ai ainsi gardé de très bons rapports avec mes professeurs du secondaire.

L'intégration par la réussite professionnelle

En ce qui concerne ma vie professionnelle, j'ai peu à dire, étant donné que je n'en suis qu'au commencement. J'ai éprouvé un certain malaise au début de l'année scolaire car je me sentais dans une position un peu paradoxale : moi dont

comme des avantages d'être femme et d'être turque : d'être turque car une fois qu'on a réussi à s'intégrer suffisamment dans la société française, on suscite de l'intérêt quand on se montre un peu différent ; et d'être femme car, paradoxalement, c'est ce qui m'a permis de faire des études universitaires : c'est parce que j'étais une fille que mes parents m'ont laissée étudier ; on me voyait mal travailler à l'usine — mon frère cadet qui avait aussi des capacités certaines a dû faire un bac professionnel pour travailler rapidement et aider la famille financièrement.

Ces deux éléments conjugués m'ont



la langue maternelle était le Turc, j'apprenais à des petits français leur propre langue. J'étais très tentée de dire à mes élèves que j'étais d'origine turque, ce qu'ils ne pouvaient deviner ni à mon nom, ni à mon physique, mais j'avais peur de leur réaction. Un élève un peu insolent aurait pu me dire : "Et d'abord, vous êtes mal placée pour nous enseigner le français !", et plus que la réaction des élèves, c'est celle des parents que je redoutais, car mes élèves m'avaient testée, comme tout autre professeur, et me faisaient confiance. Lorsque, au troisième trimestre, j'ai fini par apprendre à mes élèves mon origine, je n'ai pas du tout vu diminuer leur confiance en moi. Ils ont été surpris mais ils semblaient trouver très original d'avoir un professeur de français sachant parler le turc.

En conclusion, j'ai toujours considéré

poussée à réussir car la réussite professionnelle est, à mon avis, le seul moyen, pour une jeune immigrée, de se faire une place dans la société française, de se faire respecter par sa communauté d'origine et d'accéder à une certaine indépendance. ■